Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 55 (1917)
Heft: 46

Artikel: Nos vieilles chansons : chanson de Sylvie
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-213429

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

dans l'obscurité, m'avait pris pour un voleur. Il reconnaît sa méprise, et, épouvanté, lâche son couteau et murmure en claquant des dents : — Ah ! mon ami ! mon pauvre ami... J'allais vous assassiner... Vous ne me l'auriez jamais pardonné !

J'éclatai de rire ; Duran tremblait encore en regardant sa lame.

J'avais fait la connaissance d'un jeune Anglais, beau, actif, charmant et joueur. Je lui donnais des leçons d'allemand ; il m'initiait à l'anglais. Rêvant toujours de rejoindre au Caire mon ami le sculpteur, je lui confiai mon désir.

— Rien de plus facile, répond mon Anglais, j'ai 20 fr. dans ma poche. Je vais au café, je joue, je gagne et je vous emmène.

Il descend. Un quart d'heure après, il criait dans la cage de mon escalier :

— Faites votre valise, Grasset. Nous partons ce soir. J'ai gagné 1,500 fr.

En wagon, ma valise neuve et qui fermait à clef attira ses yeux.

— Voilà une valise où mes valeurs seraient à leur aise, remarqua-t-il. La mienne est vieille, pelée et ses ficelles ne sont pas sûres.

Je lui passai ma valise. A la gare du Caire, il me donna rendez-vous pour le soir : je ne le revis jamais.

Mon ami le sculpteur m'accueillit avec joie, dans une sordide mansarde, où il faisait frire pour son dîner quelques poissons sur un poêle. Hélas ! il ne pouvait rien pour moi et il m'encouragea fort à retourner à Alexandrie. Mais où trouver l'argent du retour ?

Un Anglais encore, un mécanicien cette fois, me tira d'affaire. Il conduisait la locomotive sur la ligne du Caire à Alexandrie : il me prit sur sa machine. Je jouissais voluptueusement du paysage et de ce voyage économique, quand, arrivé à Gardheia, à mi-chemin d'Alexandrie :

— Débrouillez-vous maintenant ; je ne conduis pas plus loin la machine. Impossible de vous recommander au mécanicien qui prend ma place, c'est mon plus mortel ennemi !

Je demeurai planté sur le quai, les mains derrière le dos, et fort perplexe devant ce train qui allait partir, quand je sentis un chatouillement dans la main.

— Allons, montez, voilà un billet. C'est 4 fr. 75 que vous me devrez quand vous serez à Alexandrie !

Je retrouvai Duran à l'auberge de Piropoulo.

— Que faire ? lui demandai-je anxieux.

— Pêcher, me répondit l'ancien zouave. Il me donna une ligne, un panier, et nous partîmes dans la campagne, le long du canal d'Alexandrie à Damiette. L'eau coule au-dessus de la plaine, entre deux digues : les infiltrations produisent des marécages où poussent des papyrus, des lauriers roses.

— C'est joli, dis-je.

— C'est plein de poisson, répondit Duran. Ce fut la pêche miraculeuse. Mais le marais était la propriété d'un village ; un Arabe tombe sur nous en brandissant un fusil à pierre. Duran le poursuit à coups de trique.

Retour triomphal chez Piropoulo, qui, en échange de notre poisson, nous donna du vin frais, des légumes, des fruits.

Nous vécumes ainsi un mois dans la plus étrange auberge : le café Piropoulo était une académie de voleurs dont Piropoulo s'enorgueillissait d'être le grand maître. Honorable auberge recommandée à tous les touristes qui y seront plus en sûreté que dans la maison du chef de la police.

J'en fis la concluante expérience. Une Anglaise revenait du canal avec une malle qui avait l'air de contenir quelque argent. La malle un jour disparut. Les amis de Piropoulo se mirent en chasse ; deux heures après, ils retrouvaient la malle et remettaient aux mains de la police le seul domestique qui ne fut point affilié à leur bande, le seul honnête homme de la maison.

Je fis le portrait de Piropoulo et demeurai chez lui jusqu'au jour où des aquarelles vendues au duc de Bassano me fournirent l'argent du retour.

Je restai une année ou deux à Lausanne et je ne vins à Paris qu'après la guerre. J'ai fait des tas de choses ! des affiches, des meubles, des vitraux ; j'ai travaillé le bois, l'étain, le fer, le papier ; j'ai dessiné, j'ai illustré, j'ai peint à l'huile et à l'eau... vers 1894, j'ai même connu la gloire !

J'ai pris des notes, ce qui sert assez peu ; j'ai imaginé beaucoup, ce qui est mieux : j'ai enseigné, ce qui est peut-être le plus durable. Voici les épreuves d'un livre qui va paraître chez Calmann Lévy. C'est une partie du cours que j'ai tenu 10 ans à l'académie Guérin, une méthode de composition ornementale, les relations logiques des lignes aux matières que l'artiste emploie. Une vraie géométrie, la « géométrie décorative ». On pourra y intercaler des théorèmes nouveaux ; on ne démolira pas les anciens.

Il est tard. Je prends congé de M. Grasset, emportant la joie d'avoir vécu quelques heures avec un artiste de la Renaissance italienne ; car cet homme donne par l'habileté de sa main, la validité et la solidité de son érudition, la subtilité de son art et la fantaisie de son esprit, l'impression d'un ouvrier, d'un savant et d'un artiste.

Il fallait vivre.

Dans le *Journal*, Gabriel Mourey, raconte les mêmes incidents de la vie de Grasset, mais il y ajoute quelques détails intéressants, qu'il serait dommage de ne pas citer.

Au petit matin, j'ai trouvé Grasset qui débarquait à peine de la banlieue qu'il habite, dans son atelier du boulevard Arago. Il y avait quelques années que je ne l'avais vu. Ses cheveux sont devenus blancs ; sa moustache, assez forte, est presque blanche ; mais ses yeux, derrière les verres du lorgnon, n'ont rien perdu de leur vivacité et son teint est demeuré frais. Grasset, d'ailleurs, n'a guère dépassé la soixantaine.

Grasset est un causeur exquis, à la parole pittoresque, à l'ironie charmante avec des emballements soudain tout juvéniles, contrastant de la plus amusante manière avec l'allure paisible et pondérée, qui est généralement la sienne. Et Grasset m'a conté ce qu'il appelle ses années d'apprentissage.

— Je suis né à Lausanne, me dit-il, c'est-à-dire presque en France. Mon père était fabricant de meubles ; de sorte que, tout en poursuivant au Polytechnicum de Zurich de sérieuses études techniques (car mon rêve était de devenir architecte), je mis de bonne heure la main à la pâte. Excellente chose que nos décorateurs d'aujourd'hui ne font pas assez ; ce sont, dès leurs débuts, des messieurs... et des messieurs arrivés... Mais passons. A seize ans j'entrai chez un entrepreneur en bâtiment que je ne tardais pas à laisser à ses entreprises pour me mettre à la suite d'un sculpteur-modeleur-ornemaniste, un brave homme, très habile, ma foi, et très sympathique. Mais le travail vint à manquer et mon patron m'emmena à Marseille, où on lui assurait que nous en trouverions. Nous en trouvâmes, en effet, mais difficilement, car nous ne faisions partie d'aucun syndicat professionnel... De sorte que je fus obligé, au bout de peu de temps, de chercher à gagner ma vie dans un autre métier.

« Un confiseur-glacier, dont j'avais fait la connaissance, me demanda de décorer la devanture de sa boutique ; pour vingt francs, je peignis, parmi des fleurs, plusieurs bombes glacées et quelques pièces montées pour les repas de noces et de baptêmes... C'était délicieux ; mon client fut enchanté. Après quoi... »

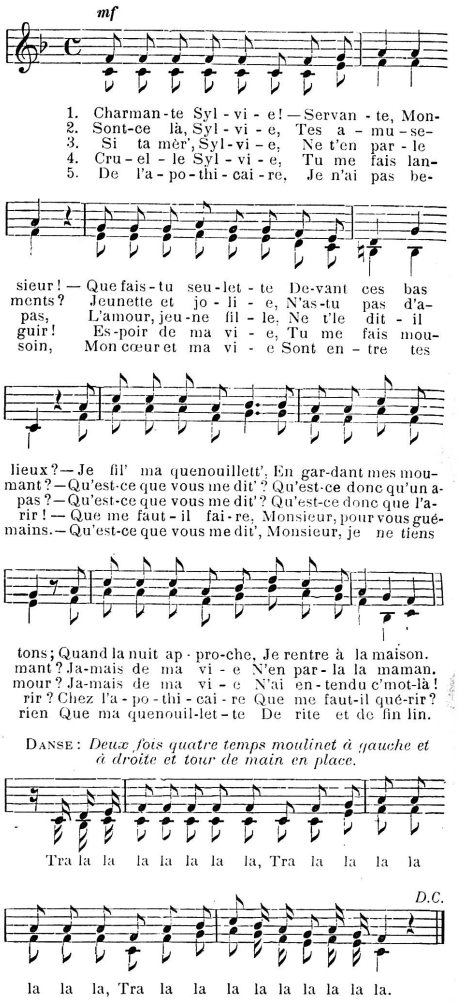
Grasset s'interrompt, ferme les yeux, fouille dans ses souvenirs, puis reprend :

— Après quoi, un blanchisseur des environs me confia le soin de peindre sa voiture. Nous débattîmes longuement le prix ; enfin, nous fîmes marché pour 25 francs et la nourriture, à charge pour moi de fournir la couleur, mais une fois la voiture achevée, voilà-t-il pas qu'il lui prit la fantaisie de vouloir me faire refaire, à la colle, l'inscription de sa blanchisserie... Je refusai énergiquement et nous nous quittâmes avec froideur. « Ah ! ces artistes, ces artistes, tous les mêmes ! » se lamentait-il du ton le plus comique.

Le 66. — Jeu d'histoire suisse. (Editions « Spes », Lausanne. — C'est un jeu de société renouvelé du vieux jeu de l'oie ; un jeu instructif puisqu'il rappelle en petits tableaux qui se succèdent dans l'ordre chronologique les grandes dates de notre histoire nationale. L'idée est originale : graver dans l'esprit des enfants les faits historiques par le moyen d'un divertissement dont les règles impliquent franchement une morale de l'histoire suisse. Le 66 intéressera à coup sûr les milieux pédagogiques et les familles de notre pays. Le jeu finit au 66 : « Un pour tous, tous pour un ! » la belle devise qu'il nous faut plus que jamais observer.

NOS VIEILLES CHANSONS

Chanson de Sylvie.



Tontaine, tonton ! *Toinon* ! cherche donc ces *Maluchons* de *melons*, de *citrons*, de *poivrons*, de *blessons*, de *meurons*, que le *boveyron* porte au *capiston* pour la *collation* des *pistons* au bout du *Pont*.

A NN. SS. de Berne

Maintenant que l'hiver avec ses feuilles mortes,
Ses brumes, ses frimas, et tous ses miséreux,
Maintenant que l'hiver se présente à nos portes,
Il neige de l'angoisse au cœur des malheureux.

Aussi, je viens à vous, seigneurs puissants et sages,
Que nous avons créés,
Pour être un peu de nous, pour être nos images
En des cadres dorés.

Je viens à vous, seigneurs, confessant que vous [êtes
Bons, cléments, indulgents et doux, et bons vivants ;
Je conviens que vous seuls savez ce que vous [faites ;
Et que je ne suis rien qu'un jonc qui tremble aux [vents.

Je conviens que vous seuls, ô septimat auguste,
Possédez l'infini, le réel, l'absolu ;
Je conviens qu'il est bon, je conviens qu'il est juste,
Qu'on manque de charbon, car vous l'avez voulu.

Nous ne voyons jamais qu'un seul côté des choses ;
L'autre plonge en la nuit d'un casier effrayant ;
Nous subissons le joug sans connaître les causes ;
Ce que nous en savons, nous suffit amplement.

Vous faites s'ébaubir, parfois, la multitude
Sur vos augustes pas,
Et vous ne voulez pas qu'elle ait la plénitude,
Ni la joie ici-bas.